POINT DE BONHEUR SANS CHRIST.

Jésus dit aux douze : et vous, ne voulez-vous point aussi vous en aller ? Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui nous en irions-nous ? tu as les paroles de la vie éternelle ; et nous avons cru, et nous avons connu que tu es le Christ, le fils du Dieu vivant.

(JEAN, VI, 67-69).

Les versets précédents nous font connaître l'occasion qui donna lieu à ces belles paroles de saint Pierre. Jésus avait déclaré aux Juifs que pour avoir la vie éternelle, il fallait « manger sa chair et boire son sang ; » « car, » avait-il ajouté, « ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. » Bien qu'il eût expliqué lui-même que ces paroles devaient être prises au sens spirituel — « c'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien ; les paroles que je vous dis sont esprit et vie, » — cette doctrine avait paru

étrange et choquante, même à plusieurs qui jusqu'alors avaient été ses disciples. « Cette parole est dure, » disaient-ils, « qui peut l'écouter ? » Jésus, sans essayer d'inutiles efforts pour ramener à lui ces disciples superficiels, qu'il savait n'être que pour un temps, acheva de les étonner et de les scandaliser par cette déclaration : « il en est parmi vous qui ne croient point. C'est pourquoi je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, si cela ne lui a été donné par mon Père. » « Dès cette heure-là, » nous dit l'évangéliste, « plusieurs de ses disciples l'abandonnèrent, et ils ne marchaient plus avec lui. » C'est alors que Jésus, réduit au petit troupeau des douze apôtres, leur adressa cette question qui dut retentir douloureusement au fond de leur cœur : « et vous, ne voulez-vous point aussi vous en aller ? » Simon Pierre, avec cette ardeur impétueuse qui fut souvent pour lui une occasion de chute, mais qui était pourtant un beau trait de son caractère, se faisant aussitôt l'organe de ses compagnons, répondit sans hésiter : « Seigneur, à qui nous en irions-nous ? tu as les paroles de la vie éternelle ; et nous avons cru, et nous avons connu que tu es le Christ, le fils du Dieu vivant ! »

Si Jésus ne craignit pas d'adresser à ses disciples bien-aimés cette question poignante : « ne voulez-vous point aussi vous en aller ? » vous ne vous étonnerez pas, mes frères, si nous venons aujourd'hui

poser cette même question devant vos consciences et devant vos cœurs. Il y a des moments dans la vie où elle se pose d'elle-même, inévitable et pressante, même pour le vrai disciple de Christ, même pour celui qui a commencé de « goûter, » comme les apôtres, « combien le Seigneur est bon. » Ceux qui sont encore étrangers à une foi vivante ne sont pas les seuls à connaître le doute au sujet de nos intérêts éternels. Pour les fidèles même les plus avancés, il reste dans l'évangile bien des difficultés qui sont à jamais insolubles ici-bas, et dont nous ne pouvons triompher que par la foi; pour nous comme pour les premiers disciples, il y a dans l'enseignement de Jésus-Christ des doctrines dures pour la raison humaine et pour le cœur humain; et nous pouvons éprouver la tentation de dire comme eux : « qui peut les écouter? » Qui peut écouter, par exemple, la doctrine des peines éternelles, si clairement enseignée par le Sauveur, et concilier cette doctrine terrible avec le caractère du Dieu qui est amour? qui peut écouter certains passages des Ecritures, surtout dans l'Ancien-Testament, qui étonnent notre raison, et notre cœur, et parfois même notre conscience? Nous ne saurions énumérer toutes les difficultés qui s'offrent à l'esprit du croyant même le mieux affermi, toutes les objections qui montent de nos cœurs à nos lèvres à mesure que nous avançons dans la vie chrétienne. Je suis per-

suadé que les plus fortes objections contre le christianisme ne sont pas celles qui sont écrites dans les livres des incrédules ; ce ne sont pas celles qui se présentent dès l'abord, et que doit surmonter celui qui commence à comprendre l'évangile ; il semble que le Seigneur, qui connaît notre faiblesse, nous ménage alors, et qu'il attende, pour permettre à l'ennemi des âmes de diriger contre nous ses attaques les plus dangereuses, que nous soyons affermis dans la foi et plus forts pour lui résister. Quoi qu'il en soit, il n'est pas un seul d'entre nous, à quelque degré qu'il soit parvenu dans la vie chrétienne, qui puisse dire que la question du Sauveur aux apôtres ne le concerne pas ; il n'est personne qui puisse affirmer qu'il ne sentira jamais s'élever dans son esprit aucun doute sur la réalité de la foi chrétienne, et qu'il n'éprouvera jamais la tentation, même fugitive, d'abandonner Christ pour chercher son bonheur hors de lui ; il n'est personne qui n'ait besoin de sonder de temps à autre les bases de sa foi pour en vérifier la solidité. Un pareil examen, s'il est fait avec droiture de cœur, ne peut qu'être salutaire et tourner à l'affermissement de notre foi ; car plus nous creuserons profondément autour des bases de notre espérance éternelle en Jésus-Christ, plus nous les trouverons solides et inébranlables.

C'est à ce point de vue, mes bien-aimés frères, que je voudrais méditer avec vous la réponse de

Pierre au Sauveur. Il y a dans cette réponse trois idées distinctes. D'abord, en dehors de Christ, toutes choses sont impuissantes pour satisfaire aux besoins de nos âmes : « Seigneur, à qui nous en irions-nous ? » En second lieu, Christ satisfait abondamment à tous ces besoins : « tu as les paroles de la vie éternelle. » Enfin, le moyen par lequel on entre en relation avec Christ, c'est la foi : « nous avons cru, et nous avons connu que tu es le Christ, le fils du Dieu vivant. » De ces trois idées, je ne pourrai développer aujourd'hui que la première ; je dirai en terminant quelques mots de la seconde ; et je réserve la troisième pour une prochaine méditation.

« Seigneur, à qui nous en irions-nous ? » En dehors de Christ et de la foi, quelle chose au monde pourrait nous satisfaire, et répondre aux besoins profonds de nos cœurs ? Essayons d'arranger notre vie sans Christ, et cherchons à quel résultat nous arriverons ; essayons de puiser tour à tour aux différentes sources de bonheur dans lesquelles la foi n'entre pour rien, et voyons si nous trouverons de quoi étancher la soif de nos âmes.

Dans cet examen, je commence par écarter toutes les joies d'un ordre inférieur, les jouissances matérielles, celles que procurent la richesse, le plaisir mondain, et même les satisfactions d'amour-propre ; je veux des joies plus élevées, plus pures,

plus désintéressées, pour les mettre en regard de la joie qui est en Christ. A quoi bon irais-je vous démontrer que le plaisir, ou l'argent, ou les jouissances de la vanité ne peuvent pas nous donner un bonheur solide, ni répondre aux besoins de notre nature morale? En vérité la tâche serait trop facile, et d'ailleurs elle a été trop souvent remplie dans cette chaire. Je ne veux pas perdre mon temps à enfoncer des portes ouvertes; je ne veux pas ressasser des lieux communs dont on vous a si souvent entretenus, ni vous répéter pour la centième fois une leçon que vous devez savoir par cœur depuis longtemps, après tant d'années passées à l'école de l'évangile.

Laissons donc ces joies d'un ordre inférieur, ces bonheurs matériels et intéressés : ils ne sauraient séduire que ceux-là seuls qui sont étrangers, je ne dis pas seulement à la foi chrétienne, mais à tout sentiment profond, à toute vue élevée, à toute connaissance des vrais besoins de notre nature morale. Il est dans la vie des joies plus nobles et plus pures où l'intérêt matériel n'entre pour rien, et qui peuvent séduire une âme généreuse : c'est de celles-là que je veux vous parler; c'est à l'égard de celles-là que je veux vous montrer que sans Christ et sans la foi, elles sont impuissantes à vous satisfaire.

La première de ces joies nobles et élevées qu'on peut essayer de goûter hors de Christ, c'est celle

qu'on trouve dans la contemplation de la nature. Il y a dans les beautés de la création quelque chose qui s'empare de notre âme, qui répond à nos sentiments intimes, qui nous fait éprouver les jouissances les plus douces et les plus pures. Qui pourrait contempler sans émotion et sans une sainte joie cette création visible, où se déploient si magnifiquement les perfections invisibles de Dieu, la grandeur infinie, la puissance, la sagesse et la bonté? En présence de l'immensité des mers ou des cieux, en présence des splendeurs de la terre, qui pourra rester indifférent? Dans cette saison surtout où la nature se renouvelle et se rajeunit; quand la vie, suspendue un moment par l'hiver, éclate soudain partout à la fois, couvrant les arbres et les champs d'une parure tout ensemble si riche et si délicate, qui peut assister à ces merveilles sans que son cœur s'ouvre à la joie? Les rayons vivifiants du soleil nous réjouissent, l'éclat voilé de la lune nous sourit doucement; quand nous contemplons les étoiles, ces fleurs du ciel, ou les fleurs, ces étoiles de la terre, nous nous sentons entraînés dans une rêverie pleine d'un charme mystérieux; nous sentons qu'il y a là quelque chose qui répond à notre cœur, que la nature est faite pour nous, et que nous sommes faits pour elle. Oui, il y a de la joie à nous mettre en relation avec ces œuvres merveilleuses du Tout-Puissant; même la création inanimée a une voix qui sait se faire entendre de nous,

et qui parle au fond de nos âmes. Mais si vous séparez la nature, de la foi, et des espérances éternelles qui sont en Jésus-Christ, quelle joie durable pourrez-vous trouver dans cette contemplation? Ah! j'y vois bien plutôt une source de tristesse et de rapprochements amers. Un grand poète a décrit en vers admirables les impressions d'un homme qui revient, après plusieurs années, visiter un vallon, témoin des joies et des affections de sa jeunesse. La nature, dans sa beauté sereine et paisible, est toujours la même : ce sont les mêmes ombrages, la même verdure et les mêmes fleurs; les rayons du soleil se jouent comme autrefois à travers les feuilles de la forêt; comme autrefois le ciel sourit, le ruisseau murmure, l'oiseau chante, l'insecte bourdonne; autour de l'homme rien n'a changé : — mais lui-même a changé : ses cheveux ont blanchi, ses forces physiques et morales ont déchu, les illusions du jeune âge se sont envolées l'une après l'autre, et les objets de ses anciennes affections ne sont plus. A l'aspect de cette nature si riante et si belle, dont la jeunesse éternelle pèse, comme une ironie amère, sur sa propre décadence, il sent son cœur se remplir de tristesse, ses yeux se remplir de larmes, et il répand toute son âme en un chant d'une mélancolie indicible[1]. La mélancolie : voilà le dernier mot

[1] Victor Hugo. *Les rayons et les ombres* : Tristesse d'Olympio.

du bonheur qu'on peut trouver dans la contemplation de la nature séparée de Christ. Rien de plus profondément triste que ce contraste perpétuel entre l'homme qui passe et la nature qui ne passe point ; entre ces beautés humaines qui n'ont qu'un jour, et cette splendeur impérissable de la création insensible. Au moment même où nous jouissons d'une belle journée de printemps, chacun de nous est obligé de se dire : encore quelques printemps comme celui-ci, et un jour viendra où le soleil se lèvera comme aujourd'hui ; comme aujourd'hui ses rayons entreront joyeux et brillants par la fenêtre de ma maison ; peut-être ils feront éclore au passage une fleur sur l'appui de cette fenêtre ; mais ces rayons qui apportent la vie, qui font éclore les fleurs et chanter les oiseaux, viendront ce jour-là éclairer mon lit de mort ; et je les verrai pour la dernière fois ; et il me faudra quitter toute cette nature si belle que je contemple aujourd'hui avec tant d'émotion et de joie. Quel cœur d'homme ne serait oppressé douloureusement à cette pensée ? et comment pourrions-nous jouir de la nature, si nos espérances ne s'étendaient pas au-delà de cette vie ? Il nous faut, pour nous satisfaire, des beautés qui soient à nous pour toujours ; il nous faut l'assurance de retrouver au-delà du tombeau mieux encore que tout ce que nous laissons ici-bas ; il faut que nous puissions dire avec un poète chrétien :

Il est des campagnes plus belles,
Des prés plus émaillés de fleurs,
Des champs aux moissons éternelles,
Dont nous hériterons ailleurs [1] !

Mais cette joie, que nous ne trouvons pas dans la nature, peut-être se trouvera-t-elle dans l'art, dans l'exercice et le développement de nos facultés. Assurément, il y a dans cet ordre de pensées des éléments précieux de bonheur. Il y a de la joie à augmenter nos connaissances, à scruter les mystères du monde physique ou du monde moral, à exercer ces facultés admirables que le créateur a mises en nous, à nous approprier par leur moyen les chefs-d'œuvre de la littérature et des arts. Quand nous lisons un beau livre ou un discours éloquent, quand nous contemplons une œuvre d'art où éclate la puissance du génie, notre âme s'émeut d'un noble enthousiasme, nous éprouvons une jouissance vive et profonde. La poésie, tour à tour riante ou sombre, touchante ou sublime, nous transporte sur des ailes de feu dans un monde idéal; la musique, cette langue de l'harmonie qui est comprise de tous les peuples, remue nos sentiments les plus intimes; le chant, surtout, cette musique de la voix, qui l'emporte autant sur les instruments que l'ouvrier divin est supérieur aux ouvriers humains, fait vibrer en nous des cor-

[1] Juste Olivier. *Les deux voix.*

des plus profondes encore. Il faut le reconnaître, il y a là bien des sources d'émotions heureuses. Mais si vous cherchez ces jouissances de l'art en dehors de Christ; si ce noble exercice des facultés humaines est séparé de la foi; si vous en faites le but de votre vie et votre souverain bien, vous trouverez tout cela impuissant pour répondre aux besoins essentiels de votre âme. Il y aurait bien des choses à dire sur cette impuissance de l'art à nous procurer un vrai bonheur; mais il faut nous restreindre, et je me bornerai à deux observations. La première, c'est que les jouissances de cette nature ne sont pas à l'usage de tous. La grande majorité des hommes passent leur vie dans un travail manuel, et n'atteignent jamais le développement nécessaire pour apprécier les joies intellectuelles. Or, chacun sent que le vrai bonheur doit être quelque chose à la portée de tous les hommes sans exception. S'il en était autrement; si le bonheur était le privilége exclusif d'un petit nombre d'élus, Dieu ne serait pas juste, et notre conscience ne serait pas satisfaite. L'inégalité entre les hommes ne saurait exister que dans les choses secondaires, et non point dans les choses essentielles, non point dans la source même de la joie. C'est assez pour nous gâter notre joie de savoir que d'autres hommes ne peuvent pas la partager avec nous. C'est là une des causes qui font que la richesse ne peut pas nous donner le bonheur; et c'est pour cela aussi que l'art,

qui est la richesse intellectuelle, ne peut pas nous donner le bonheur.

Mais surtout remarquez bien, mes frères, que cet exercice de nos facultés intellectuelles, si loin que vous le supposiez porté, et quelque vives jouissances qu'il puisse nous procurer, reste sans action sur nos dispositions morales. Vous aurez beau agrandir vos connaissances, perfectionner vos facultés, monter au ciel sur les ailes de la pensée, vous plonger dans les jouissances littéraires ou artistiques, vous n'ôterez point par là de votre cœur ce ver rongeur qui s'appelle le péché. Le péché : voilà la vraie source de notre misère : aussi longtemps que nous serons pécheurs, nous serons séparés de Dieu, qui est le souverain bien, et par là même nous resterons malheureux, quelles que puissent être les conditions extérieures de notre vie. Or, en dehors de Christ et de la foi, vous ne pouvez pas triompher du péché. C'est pour cela surtout que l'art humain, à quelque degré de perfection qu'il soit porté, est impuissant pour nous rendre heureux. Ecoutez un penseur chrétien décrivant ses expériences morales avant sa conversion : « J'ai été idolâtre de la beauté, esclave » de l'imagination, et au milieu des prestiges des » arts et de l'enchantement des images, mon âme » est restée vide et affamée..... J'ai appris à discou- » rir magnifiquement sur le bien, mais je ne savais » pas le pratiquer ; je n'étais ni meilleur, ni plus

» heureux pour être plus savant ; et au milieu de » mes rêves de vertu et de perfection, je sentais » toujours dans mon sein l'hydre vivante de l'é- » goïsme, qui se riait de mes théories et de mes » efforts [1] ! » Tel est le résultat inévitable auquel arrivera tout homme qui cherche le bonheur dans la science, dans la philosophie, dans la littérature ou dans les arts.

Cherchons plus loin, voyons si nous ne trouverons pas quelque part ailleurs, en dehors de Christ, ce bonheur pur et vrai dont notre âme a soif. Beaucoup pensent le trouver dans les affections du cœur. Voici, du moins, une source de bonheur qui est à la portée de tous les hommes ; et l'on ne saurait nier qu'elle ne contienne des joies pures et profondes. Quel trésor de joie que les affections de famille ! Sans doute il y a des familles, en trop grand nombre, dont les membres ne sont rapprochés qu'extérieurement, et où le bonheur dont je parle est inconnu. Mais il est aussi des familles, Dieu soit loué, dont tous les membres sont unis par les liens les plus intimes et les plus tendres ; il y a des femmes et des maris, des parents et des enfants, des frères et des sœurs, qui trouvent dans leur mutuelle affection des joies excellentes. Quel trésor de joie encore

[1] Bautain. *Discours sur la morale de l'évangile comparée à celle des philosophes.*

que l'amitié, de vieille ou de fraîche date, peu importe, pourvu qu'elle soit véritable ! Vous possédez un ami qui depuis longues années connaît toutes vos pensées, qui partage toutes vos émotions, sur lequel vous pouvez compter comme sur vous-même, cet ami dont parle l'Ecriture, « qui est plus attaché qu'un frère. » Ou bien, vous êtes mis en relation, par quelque circonstance accidentelle, avec une personne qui jusqu'ici était restée en dehors de votre vie intime, avec un cœur qui jusqu'ici était scellé pour vous. Tout à coup, à l'occasion d'un service rendu ou d'un témoignage d'intérêt, ce cœur s'ouvre comme un riche écrin, et vous y découvrez avec émotion des trésors de tendresse et de sympathie, et vous sentez que vous pouvez désormais compter sur lui jusqu'à la mort. Ce sont là des joies profondes qui ne se racontent pas, mais qu'il faut sentir, et que chacun connaît par expérience. Oui, il y a beaucoup de joie dans les affections du cœur! Mais suffisent-elles pour nous donner un bonheur complet et solide?.... Hélas! qui oserait le prétendre? J'en appelle à votre expérience à tous, les affections, si vous les séparez de la foi et de ses espérances éternelles, apportent avec elles plus de douleur encore que de joie. Je ne vous dirai pas que les affections rencontrent souvent dans cette vie des mécomptes et des froissements douloureux : que trop souvent le dévouement d'un ami, ou l'amour frater-

nel, ou celui d'une épouse, ou celui d'une mère, sont payés d'ingratitude; je ne vous dirai pas que les affections du cœur, pas plus que la science et l'art, ne peuvent tarir en nous la source du péché, et que souvent même elles deviennent une occasion de péché : je veux les prendre dans les conditions les plus favorables possible, dans leur expression la plus pure, la plus belle, la plus heureuse : même alors, je le demande, les affections peuvent-elles procurer des joies solides?.... Ah! qu'ai-je besoin de le demander? la réponse est écrite sous mes yeux dans ces vêtements de deuil qui parsèment cet auditoire, comme elle est écrite dans vos cœurs par des souvenirs à la fois chers et douloureux. Que de voix pourraient s'élever dans ce moment du milieu de vous pour témoigner que les joies des affections ne sont pas solides, et que là ne se trouve pas le vrai bonheur, le bonheur complet et permanent! Parlez pour nous, enfants qui pleurez un père, pères et mères qui pleurez vos enfants, femmes qui pleurez vos maris, amis qui pleurez vos amis, vous tous qui avez au cœur une plaie ancienne ou récente, mais toujours ouverte; et vous aussi qui, sans avoir vu encore la mort entrer dans votre maison, tremblez en ce moment pour une vie qui vous est chère, — parlez à ma place, et dites si pour être heureux il suffit d'aimer; dites si les affections du cœur, séparées de Christ, et de la foi, et de la

résurrection, et de l'assurance d'une réunion éternelle dans les lieux célestes, dites si elles n'apportent pas avec elles plus de douleur encore que de joie!

Un dernier essai nous reste à faire pour épuiser toutes les sources de bonheur qu'on peut imaginer en dehors de Christ et de la foi. Elevons-nous plus haut, cherchons des joies plus pures encore et plus désintéressées, les joies du sacrifice et de la charité. Consacrer sa vie, son temps, sa fortune à faire du bien; aller visiter les pauvres pour leur apporter des secours et des consolations; faire succéder le bien-être à la souffrance, et le sourire aux larmes; faire bénir son nom par les enfants et par les mères; prendre une part active à toutes les œuvres qui se font autour de vous pour le soulagement des malheureux, pour la guérison des malades, pour la protection et l'éducation des orphelins; devenir dans la sphère petite ou grande qui vous est assignée, comme une providence bienfaisante; vivre enfin, non pour soi-même, mais pour les autres : assurément, si le bonheur est quelque part sur la terre, c'est dans une telle vie, semble-t-il, qu'il doit se rencontrer. Et pourtant, mes frères, si vous séparez cette activité bienfaisante de la foi chrétienne; si vous faites tout cela en dehors de Christ; si vous n'êtes pas réconciliés avec Dieu par le sang de sa croix, vous ne trouverez pas, même dans ces œuvres de cha-

rité, la vraie joie. Vous aurez beau aller de lieu en lieu pour faire du bien, et vivre d'une vie de sacrifice et d'abnégation ; vous aurez beau assister les pauvres, veiller au chevet des malades, aller jusque dans les hôpitaux pour soulager et pour consoler, si vous ne possédez pas Christ, vous ne posséderez pas la paix du cœur ; avec toute cette activité extérieure, vous n'apaiserez pas le tumulte de vos pensées ; en soulageant la misère des autres, vous ne soulagerez pas votre propre misère ; vous porterez avec vous en tout lieu une souffrance morale, intime, cachée dans les profondeurs de votre âme, pour laquelle il n'est point de remède hors de Christ ; vous serez en consolation et en bénédiction à un grand nombre, mais vous aurez encore besoin d'être vous-même béni et consolé ; il vous manquera toujours quelque chose, la chose essentielle, la seule chose nécessaire ; vous sentirez que vous n'êtes point dans l'ordre, que vous êtes encore éloigné du souverain bien, qu'il y a un abîme entre vous et la vraie félicité ; vous ne parviendrez pas plus à vous étourdir par la bienfaisance que les mondains par le plaisir ; et toutes les fois que vous vous placerez en face de vous-même pour sonder votre cœur, vous reconnaîtrez avec effroi qu'il renferme encore, au-delà de votre atteinte, une tristesse profonde, que nul effort de votre part n'en saurait arracher. Ce n'est point ici, croyez-le bien, un tableau de fantai-

sie ; les choses que je vous dis sont prises dans mon expérience pastorale ; je ne fais pas de la théorie, mais de l'histoire ; il me serait facile d'attacher des noms propres à ces idées générales ; et je suis assuré que parmi ceux qui m'écoutent dans ce moment il en est qui doivent dire en eux-mêmes : c'est à moi que s'applique ce portrait ; c'est de moi qu'on a parlé.

Il est donc vrai qu'en dehors de Christ il n'est point de joie véritable, et que le bonheur, dont chacun de nous a faim et soif, ne saurait jamais dépendre des conditions extérieures de notre vie. Il est donc vrai qu'une vie sans Christ, quelles qu'en puissent être les circonstances, si nobles et si pures que soient les sources où nous essayons de puiser la joie, que cette vie-là est nécessairement triste, amère et vide. Cette conviction, je la sens croître en moi de jour en jour, elle devient toujours plus profonde à mesure que j'avance dans l'expérience de la vie ; et je ne doute pas qu'il n'en soit de même pour vous, mes bien-aimés frères, du moins pour ceux d'entre vous qui réfléchissent sérieusement à leur vraie destination et à leurs vrais besoins. Que nous serions malheureux si l'on parvenait à nous ôter Christ, et les espérances qui viennent de lui ! De quel côté nous tournerions-nous alors, à qui nous adresserions-nous dans notre misère, où irions-nous puiser cette eau vive après laquelle soupire notre

âme dans la soif ardente qui la consume ? O Jésus ! nous le reconnaissons et nous le confessons devant toi comme Pierre, sans toi nous sommes misérables et nous sommes perdus ! hors de toi il n'existe pour nous aucune joie solide, aucune ressource, aucune délivrance, aucune consolation ! nous avons cherché partout hors de toi et nous n'avons rien trouvé ! quelles que soient les difficultés qui se rencontrent dans ta parole, quels que soient les sacrifices que tu nous demandes, nous venons à toi comme à notre seule espérance, nous nous réfugions dans ton évangile comme dans le seul asile qui nous reste : c'est toi, toi seul qui peux répondre aux besoins de nos cœurs, c'est toi seul qui as les paroles de la vie éternelle !

Qu'on est heureux, mes frères, après qu'on a vainement demandé la joie et le bonheur à tout ce qui n'est pas Christ, de trouver ce sauveur adorable pour nous donner ces trésors du ciel ! quand on a reconnu par expérience que toutes les joies de cette vie sont imparfaites et périssables, qu'on est heureux de savoir qu'il nous reste un Jésus qui a les paroles de la vie éternelle ! Le temps nous manque aujourd'hui pour vous dire en détail ce qu'est cette vie éternelle qui vient de Christ ; pour vous montrer comment il répond abondamment et pour toujours à tous les besoins de nos cœurs ; mais nous n'aurions point perdu cette heure, passée dans la

maison de Dieu, si nous vous avions convaincus que sans Christ il n'existe point de bonheur vrai; si nous vous avions fait sentir la nécessité de chercher Celui qui seul a les paroles de la vie éternelle. Notre tâche serait remplie pour aujourd'hui et nous aurions sujet de bénir Dieu, si nous vous avions seulement inspiré le désir d'essayer du bonheur qui est en Christ. Il vous dit : « venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai! » « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive! » Douteriez-vous que ces promesses de Christ se réalisent pour ceux qui les reçoivent dans leur cœur? Non, vous n'en pouvez pas douter sérieusement. Il faut bien que les besoins profonds de vos âmes, ces besoins que Dieu lui-même a mis en vous, trouvent quelque part à se satisfaire; et puisqu'il est impossible de trouver cette satisfaction hors de Christ, il faut bien qu'elle soit en Christ qui vous la promet. Il en est parmi vous qui ont déjà commencé d'en faire l'expérience, qui ont déjà goûté dans une certaine mesure combien le Seigneur est bon. A ceux-là je leur dis : approchez-vous toujours plus de ce sauveur que vous sentez être votre seul refuge; unissez-vous à lui toujours plus étroitement par la foi et par l'amour; laissez-vous conduire par lui, fût-ce les yeux fermés; et si pour exercer votre foi Dieu a voulu qu'il restât des obscurités dans l'Ecriture, ne vous laissez point troubler par ces

côtés obscurs d'un évangile qui a d'ailleurs de si riches lumières ; attendez en paix le jour où les voiles seront levés, et en attendant suivez Christ jusqu'à la mort. Et vous, mes frères, qui êtes encore étrangers à la vie de la foi, il y a pourtant quelque chose en vous, j'en atteste votre conscience ! il y a quelque chose qui vous attire vers Christ, qui vous dit qu'en lui, et en lui seul, vous pourrez trouver la réponse aux aspirations de votre nature immortelle ! Venez donc à Christ, quelles que soient les difficultés qui vous ont arrêtés jusqu'ici, ouvrez votre cœur à sa parole, mettez toute votre confiance en lui seul, déposez au pied de sa croix le fardeau de votre misère et de vos péchés, demandez-lui tout à la fois le pardon et la sainteté, — et vous éprouverez qu'en lui se trouve « la vie, » c'est-à-dire, selon le langage profond des Ecritures, le bonheur ; il vous donnera la vie en renversant le mur de séparation entre vous et Dieu, en vous rapprochant de lui, en vous unissant à lui, en faisant que vous pourrez appeler Dieu votre père. Que pourrait-il vous manquer encore si Dieu est votre père, et quel bien véritable pourrait-il refuser à ses enfants bien-aimés ? Vous n'avez rien à regretter en allant à Christ ; tout en gagnant du côté du ciel vous ne perdrez rien du côté de la terre : toutes les joies vraies et pures qui se rencontrent ici-bas, dans la nature, dans l'art, dans les affections du cœur, dans l'acti-

vité bienfaisante, Christ vous les rendra, mais agrandies, sanctifiées, devenues meilleures et plus profondes en se rattachant au service de Dieu. Il vous les rendra permanentes et impérissables; car la vie qui vient de lui est une « vie éternelle. » Que de choses n'aurais-je pas à vous dire sur cette vie éternelle que Christ donne à ses rachetés, sur la consolation et la joie ineffable que la foi en Christ répand ici-bas sur notre obscur sentier, en attendant la gloire du royaume des cieux! Mais l'heure me presse, et il faut finir. Je ne puis que vous dire et vous redire encore : venez à Christ, mettez en lui votre confiance, donnez-lui votre cœur, essayez de son salut, et vous saurez que ses promesses sont des réalités. Venez à Christ, et vous trouverez le repos de vos âmes, et votre soif de félicité sera apaisée, et vos espérances les plus hardies seront dépassées, et vous posséderez dès à présent la vie éternelle. Amen.

Mai 1860.